

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " " six mois.
 " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIEN et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAYAT, LAFITTE, BULLIEN
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 28 juillet 1863.

Par suite de la persistance du prince Gorschakoff à dénier aux trois grandes puissances le droit de s'immiscer dans une question qu'il considère comme ne relevant que de la politique intérieure russe, les journaux anglais et avec eux les partisans de la guerre se paraissent douter de la possibilité d'un arrangement. Mais si la Russie n'a pas encore cédé, c'est, dit-on, « quelle ne croit pas à l'alliance des trois puissances. » Cette erreur une fois détruite, on espère encore que le Czar Alexandre reculera devant les suites probables d'une conflagration.

Le Bulletin de Paris annonce que les autorités russes viennent de découvrir une conspiration parmi les employés du chemin de fer de Varsovie à Bromberg. Douze employés ont été arrêtés. Ce fait explique les retards qu'ont éprouvés les convois dans ces derniers temps. Le Journal officiel de Varsovie du 21 juillet contient l'avis suivant : « Le directeur des chemins de fer de Varsovie à Vienne et de Varsovie à Bromberg fait savoir par la présente que l'acceptation et l'expédition des dépêches privées viennent d'être suspendues dans toutes les stations télégraphiques de ces deux chemins de fer. »

La Gazette de la Croix fait au sujet de la question polonaise ces observations :

« La situation est des plus graves et on devra bien réfléchir à toute démarche qu'on fera. La Prusse a d'autant plus de motifs de ne s'aventurer en rien que sa position au milieu des trois puissances continentales est entourée de difficultés particulières. Si l'on peut prétendre à bon droit que la question polonaise est en même temps pour la France une question prussienne, il n'est pas moins certain que la question polonaise constitue pour la Prusse une question vitale. Mais en même temps, il ne nous paraît pas très douteux que si la Russie prenait une attitude hostile vis-à-vis de l'Autriche, la France prendrait bientôt une attitude semblable vis-à-vis de la Prusse. »

Il y aura bientôt dans les eaux de Cherbourg toute une escadre de bâtiments cui-

assés. Quatre sont déjà mouillés sur rade : le vaisseau à éperon le *Solferino*, les frégates la *Normandie*, la *Couronne* et l'*Invincible*. Deux autres sont attendus : le vaisseau à éperon le *Magenta*, venant de Brest et la frégate la *Gloire*, venant de Toulon. La réunion à Cherbourg de ces six navires blindés a pour but de faire une série d'expériences comparatives, afin de fixer l'opinion des hommes spéciaux sur les questions de science nautique que soulève ce nouveau type de bâtiments.

Le transport à hélice la *Drôme* a fait route de Cherbourg pour la Vera-Cruz, le 23 courant, à six heures du soir. Le transport à hélice la *Finistère*, dont on active les réparations, partira pour la même destination le 23 août.

La prise d'armes des Circassiens contre la Russie prend chaque jour plus d'extension, non-seulement dans les anciennes contrées où la paix n'a jamais été qu'une trêve, comme dans l'Abasie, par exemple, les montagnards ont remporté d'excellents avantages, mais dans le Daghestan même, ils ont enlevé une forteresse défendue par neuf cents hommes. Or, le Daghestan est une province où tout retour offensif semblait impossible de la part des montagnards.

Les Russes l'ont sillonnée de grandes routes stratégiques qu'ils déclaraient devoir leur assurer à jamais la possession du pays. Ils viennent pourtant d'y éprouver une série d'échecs graves. On attribue ces échecs à la diminution considérable des troupes russes.

L'insurrection de Pologne aurait nécessité le rappel des meilleurs régiments, et ceux qui restent sont mêlés dans une telle proportion de déportés et de condamnés politiques, que les Circassiens trouvent à chaque moment des auxiliaires dans les rangs de leurs ennemis, sans compter le nombre incroyable des déserteurs qui viennent apporter un renfort souvent utile aux montagnards.

C'est ainsi, ajoute la France, que depuis le commencement de la nouvelle guerre, un grand nombre de Polonais sont parve-

nus à s'échapper des lignes russes et, dans les montagnes du Caucase, les généraux moscovites trouvent encore devant eux ces implacables ennemis.

Le *Courrier des Etats-Unis*, qui apporte des nouvelles si favorables à la cause du Nord, signale une émeute qui a éclaté à New-York à l'occasion de la conscription, et qui paraît avoir pris un caractère des plus graves.

Nous en donnons le résumé dans nos dépêches.

J. REBOUX.

Les négociations engagées depuis huit jours entre les cabinets de France, d'Angleterre et d'Autriche pour formuler la réponse des puissances au gouvernement russe, sont à la veille de se terminer, l'entente n'ayant pas un moment cessé d'exister entre les trois cours.

En raison des bruits contradictoires qui circulent en ce moment au sujet du caractère plus ou moins comminatoire qui serait donné aux Notes collectives des puissances, nous croyons pouvoir dire dès à présent que le gouvernement français, d'accord avec le cabinet de Saint-James, entend mettre fin, par sa réponse, à l'échange de considérations politiques sur le rôle adopté par l'Europe en faveur de la Pologne.

Le cabinet de Vienne, qui a repoussé lui-même la proposition d'une conférence à trois, n'aurait pas hésité à adopter les vues du cabinet des Tuileries. Sa réponse est attendue demain.

On écrit de Vilna, 16 juillet :

« Le système de terreur inauguré en Lithuanie par le gouvernement russe persiste dans toute sa force et se développe avec beaucoup de succès. Ce système, en effet, procure aux employés russes le moyen de s'enrichir par la rapine. Ils mettent d'autant plus de zèle à exécuter les ordres de Mourawieff qu'ils y trouvent leur profit.

« Chaque chef militaire, officier et même chaque soldat, vole et s'empare des objets mis en vente, sous prétexte de les acheter ; la chose leur réussit parfaitement, car personne, hormis les employés russes et les raskolniks, ne se présente à ces ventes provenant du séquestre mis sur les propriétés des Polonais.

« Dans le seul gouvernement de Vilna, 280 domaines ont été séquestrés ; dans celui de Witebsk, 480 ; le nombre est re-

lativement moins grand dans le gouvernement de Kowno ; cela tient aux forces insurrectionnelles, qui sont encore très-considérables dans cette contrée.

« Les prisons sont toujours remplies de prisonniers, malgré les nombreuses déportations qui ont lieu journellement. Il est impossible de connaître tous les noms de ceux qui sont déportés au fond de la Russie ou en Sibérie et incorporés dans les compagnies de discipline. Le gouvernement ne publie que les noms des condamnés à mort.

« Voici cependant quelques noms de ces malheureux condamnés à la déportation : Jarelas Loasakoski, le docteur Czarnicki, Masto, Jaukowski, Trzaskowski, Stupejko, Labanowski, Schleinsinger, Balicki, Scoczowski, Bojko. On déporte sans jugement. Ces jours derniers, M. Paszkowski, vice-président de la chambre civile de Vilna, a été déporté par ordre de Mourawieff à Petrozawodzk. L'acte de déportation est ainsi conçu :

« Considérant que Paszkowski est un homme nuisible à la société, le chef du pays le condamne à être déporté dans le gouvernement de Petrozawodzk. »

« Le véritable crime de M. Paszkowski est d'avoir déclaré en présence de plusieurs personnes, parmi lesquelles figurait M. Smitko, principal complice de Domejko, Swionlecki et Frolosow, dans la rédaction de l'Adresse à l'empereur, que la présentation d'une Adresse de fidélité était une chose indigne. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 27 juillet.

Le *Morning-Post* publie le document suivant :

GOUVERNEMENT NATIONAL POLONAIS.

(Ministère des affaires étrangères.)

Au prince *Ladislas Czartoryski*.

Varsovie, 10 juillet.

Le gouvernement national polonais a reçu votre lettre du 30 juin, relative à l'armistice. Vous êtes autorisé à déclarer que le gouvernement national polonais accepte avec gratitude la médiation des puissances, et qu'il consent à la suspension des hostilités ; mais il est essentiel que l'armistice ait lieu dans toutes les provinces polonaises où l'insurrection a éclaté, et aux conditions suivantes :

1° Les Russes garderont en leur possession quelques localités désignées ;
2° Toutes les personnes arrêtées seront

remises en liberté ; tous les exilés retourneront en Pologne ;

3° Une commission internationale permanente veillera à la fidèle exécution de ces conditions.

Cracovie, 26 juillet.

Plusieurs nouveaux détachements ont été montrés dans le palatinat de Radom. Le corps commandé par Dolinowski la battu les Russes à Koniskie. D'autres engagements ont eu lieu à Rubowski et Peysucha.

Breslau, 26 juillet.

Dans le palatinat de Kalisch, les cosaques Muchanoff et Pomeranzoff ont organisé un système de terreur. Les châteaux de Wionzou, Chertzow et Kodreb ont été pillés. Les propriétaires MM. Prondzynski, Zbyewski, Chrumigowski et M^{me} Rogawka ont été fouettés, puis conduits à Varsovie, chargés de chaînes. Le colonel Pomeranzoff a harangué les paysans, leur a ordonné de massacrer les propriétaires et leur a promis leurs terres en récompense. Malgré ces excitations les paysans sont très-favorables à l'insurrection.

Breslau, 25 juillet, 6 h. du soir.

Dans un arrêt, rendu public le 21, le tribunal révolutionnaire de Varsovie prononçait la condamnation à mort du colonel Leichte, le célèbre inquisiteur de la citadelle sous le règne de Nicolas, qui avait repris ses fonctions dans la commission d'enquête. Le soir même de la publication de l'arrêt, le colonel Leichte a été poignardé par une main inconnue.

Breslau, 25 juillet, 6 h. du soir.

On lit dans la *Gazette de Breslau* : « Le service de la télégraphie privée a été supprimé en Pologne par le gouvernement russe. Un décret important du gouvernement national polonais statué sur les donations ou biens fonciers confisqués par Nicolas et Alexandre II dans les provinces polonaises et donnés aux généraux et fonctionnaires russes à titre de gratifications. Ces biens sont déclarés propriété nationale. Les paysans cultivateurs établis sur ces domaines sont exonérés de toutes charges et redevances, les fermiers et industriels qui exploitent ces domaines sont tenus de verser fermage, loyer, etc., dans la caisse nationale polonaise. »

Vienne, 25 juillet.

Des courriers porteurs de la réponse de M. de Rechberg à la dernière dépêche russe partent pour Paris et pour Londres. Il ne faut pas confondre cette note autrichienne avec celle que M. de Rechberg a expédiée, en date du 19, aux cabinets de France et d'Angleterre, et fait communi-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 26 JUILLET 1863.

— N° 2. —

LE FIDÉICOMMIS

INTRODUCTION.

(Suite).

Et il aurait fallu voir M^{me} Maning, désespérée d'avoir déjà tant perdu de ce bien précieux que nous appelons le temps, s'empresser de mettre son chapeau et son manteau.

A peine arrivée vers la moitié de la rue, elle aperçut, qui ? M^{me} Lidholm, la femme du prévôt, en personne. Chacune d'elles était intimement convaincue qu'elle était seule en possession du secret ; aussi commencèrent-elles à s'observer réciproquement, et une lutte s'engagea entre elles à qui des deux surpasserait l'autre en gestes des plus étranges et des plus mystérieux. M^{me} Maning, feignant, avec un tact infini, de ne pas s'apercevoir que la visite de la femme du prévôt lui était destinée, la pria de lui faire l'honneur d'entrer

un instant chez elle. M^{me} Lidholm céda à ce vœu après quelques instances.

On se mit à passer en revue les affaires de la ville et de ses habitants ; et, quand on se fut ainsi rapproché par degrés du point principal, on se confia réciproquement, sous le socle du plus profond secret, la grave histoire ; on en vint à cette conclusion, déjà trouvée d'avance par M^{me} Maning : que c'était sans doute une dame de haut rang qui cachait sous cet incognito la honte dont elle avait souillé sa famille.

« Quant à moi, soupira la femme du docteur, lorsque l'entrevue toucha à son terme, je suis convaincue qu'il m'est impossible d'apprendre la vérité, puisqu'elle a mon mari pour médecin ; car il n'y a pas sur tout le globe un être aussi entêté que lui.

— S'il n'y a pas moyen d'arracher un mot à ceux qui ont dû intervenir dans cette affaire, il est une chose, une seule chose qui parle un langage intelligible.

— Laquelle donc ?

— Le registre de la paroisse !

— C'est juste. »

Un soir — c'était huit jours environ après l'entrevue que nous venons de rapporter — le docteur, épuisé des fatigues de la journée, venait de s'endormir ; mais sa femme était encore éveillée quand on frappa violemment à la porte de la maison.

A ce coup impatient, décidé, à ce coup de grand seigneur, qu'elle pressentait et attendait depuis longtemps — car elle était trop experte en la matière pour ne pas remarquer tout de suite que ce n'était point pour un malade pauvre qu'on se

permettait de frapper ainsi — à ce coup, elle s'empressa de se lever dans un véritable ravissement. Dans sa pensée, il s'agissait de l'héroïne de derrière le rideau. Et comme il eût été barbare de déranger une minute trop tôt le pauvre Maning, si fatigué, elle sauta légèrement à bas du lit et s'habilla à la hâte pour aller ouvrir la porte.

Elle tenait pour chose certaine que c'était la Jeanne de la Jorman, envoyée par sa maîtresse. Et puisqu'une si bonne occasion s'offrait, il fallait, coûte que coûte, arracher quelque chose à cette fille, qui sans doute était déjà initiée au secret.

Tandis que M^{me} Maning caressait ces idées agréables, on frappa de nouveau et avec tant d'énergie qu'elle fut obligée, de crainte que son mari ne s'éveillât, de descendre au plus vite. Elle jeta donc un manteau sur ses épaules, saisit une lampe, la clef de la porte et courut tirer le verrou.

Mais, ô Ciel, quelle fut la situation de la pauvre dame ! Elle crut, a-t-elle assuré plusieurs fois depuis, mourir d'effroi en apercevant, au lieu de Jeanne, un homme de haute taille, à l'air déterminé et audacieux, qui entra avec impétuosité. Par bonheur, on ne meurt pas si facilement d'effroi, surtout quand on a des nerfs aussi solides que l'étaient ceux de M^{me} Maning. Il ne lui échappa même pas que le manteau civil n'était point à sa place sur les épaules de ce personnage. Jamais elle n'avait vu une plus belle moustache ni une paire d'yeux plus noirs ; mais il y avait dans ces yeux noirs quelque chose d'égaré qui l'effraya plus que l'apparition elle-même. Elle s'enfuit en poussant un grand cri, ou plutôt elle fut sur le point de s'enfuir, car elle en fut empêchée par

l'officier, qui la saisit sans cérémonie par le bras.

« Arrête, femme ! dit-il de ce ton d'un homme qui n'observe plus aucun regard : Arrête, et dis-moi si le docteur est chez lui, et s'il peut me suivre à l'instant même. »

M^{me} Maning, incapable de répondre, n'en criait que plus fort. Aussi quelques instants après, le docteur parut-il à la porte.

L'étranger le pria, en quelques mots entrecoupés, de le suivre aussitôt.

« Monsieur, ajouta-t-il d'une voix qui, bien que tremblante d'émotion, avait une certaine arrogance, il ne s'agit pas d'une visite ordinaire. C'est pour une affaire d'importance, de la plus extrême importance, que je vous prie d'avoir la bonté de m'accompagner sans le moindre retard. »

— J'espère, monsieur, répondit notre brave docteur, que vous n'exigez pas que je vous suive en chemise ?

Puis, avec un geste de vivacité dont il se serait abstenu à l'égard d'un homme pauvre et humble, Maning referma la porte, et rentra dans sa chambre.

« Au nom du Ciel, quel peut être ce brutal, ce grossier personnage qui m'a tant effrayé ? lui demanda sa femme.

— Le diable le sait ! Telle fut la réponse laconique du mari.

« C'est son séducteur, j'en suis sûre ; il m'en avait tout-à-fait l'air » continua M^{me} Maning d'un ton scrutateur.

Le docteur, qui achevait de s'habiller, fit la source oreille.

« Mon cher Maning, reprit sa femme, je suis presque morte de frayeur ! tu auras la bonté, n'est-ce pas, de me raconter quelque chose en rentrant. »

— Oui, sur les désagréments d'aller ouvrir la porte » répondit-il, en quittant la chambre, d'un ton qu'il n'avait jamais pris.

Lorsque M^{me} Maning fut certaine que le docteur et l'étranger étaient partis, elle éclata en nouvelles plaintes sur la cruauté de son mari. Mais laissons-la s'efforcer de lire dans le mystère offert à son esprit.

Le docteur suit l'étranger d'un pas rapide, et ils descendent la rue sans rompre le silence.

« Je crois, monsieur le docteur, dit enfin l'officier, quand ils furent arrivés tout près de la maison de M^{me} Jorman, que vous êtes instruit d'avance qu'une jeune dame... »

— Oui, oui, je sais. J'ai probablement l'honneur de parler à...

« Fort bien ! Votre habileté est en ce moment tout mon espoir : je ne dis rien de plus ; mais permettez-moi d'ajouter que vous pouvez être sûr qu'une bonne récompense... »

— Oh ! nous avons tout le temps de parler de cela ! Je fais mon devoir après de quiconque m'appelle, sans avoir égard aux honoraires plus ou moins élevés. »

— Je vous crois, mais naturellement les soins d'un médecin ont certains degrés. »

— Oui, selon l'importance de la maladie, mais jamais d'après celle du malade. »

A ces derniers mots, sur lesquels le docteur appuya, ils arrivaient à la maison. Ils frappèrent légèrement à la porte ; celle s'ouvrit, et ils se trouvèrent bientôt dans la chambre de la Jorman.

« Comment cela va-t-il ? demanda l'étranger avec inquiétude en s'avançant sur la pointe du pied vers la chambre de derrière. Mais M^{me} Jorman le retint d'un geste rapide ; puis, sans lui répondre en-